

MON PIRE CAUCHEMAR

UN FILM DE ANNE FONTAINE

FRANCIS BOESPFLUG, PHILIPPE CARCASSONNE, BRUNO PESERY ET JÉRÔME SEYDOUX PRÉSENTENT

ISABELLE
HÜPPERT

BENOÎT
POELVOORDE

ANDRÉ
DUSSOLIER

VIRGINIE
EFIRA

MON PIRE CAUCHEMAR

UN FILM DE ANNE FONTAINE

DURÉE : 1H43

SORTIE LE 9 NOVEMBRE 2011

DISTRIBUTION
Pathé Distribution
2, rue Lamennais
75008 Paris
Tél. : 01 71 72 30 00

PRESSE
André-Paul Ricci, Tony Arnoux et Rachel Bouillon
6, place de la Madeleine - 75008 Paris
Tél. : 01 49 53 04 20
apricci@wanadoo.fr

PRESSE ISABELLE HÜPPERT
Matilde Incerti
Tél. : 01 48 05 20 80



Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.pathedistribution.com, rubrique « Espace presse »

SYNOPSIS



Elle habite avec son fils et son mari en face du Jardin du Luxembourg...

Il habite seul avec son fils à l'arrière d'une camionnette.

Elle dirige une prestigieuse fondation d'art contemporain... Il vit de petits boulots et d'allocations.

Elle a fait bac + 7... Il a failli faire 7 ans de prison.

Elle tutoie le Ministre de la Culture... Il tutoie toutes les bouteilles d'alcool qu'il rencontre.

Elle aime le débat d'idées... Il aime le sexe avec des inconnues à forte poitrine.

Ils ne se ressemblent pas du tout... Et se supportent encore moins.

Et pourtant...

ENTRETIEN AVEC ANNE FONTAINE



© PIERRE MARC JAHIN

Comment est né MON PIRE CAUCHEMAR ?

Depuis quelques années, j'avais très envie de filmer une histoire autour d'un couple disparate. J'ai un lien de longue date avec Benoît Poelvoorde avec lequel j'ai tourné ENTRE SES MAINS et COCO AVANT CHANEL, et je désirais travailler avec Isabelle Huppert. Avec leurs personnalités respectives et l'image qu'ils renvoient, ils me semblaient les interprètes parfaits pour incarner Patrick et Agathe, deux personnages opposés qui se révèlent progressivement l'un à l'autre.

Le choix des comédiens était donc déterminant.

Plus que cela : je voulais ces deux acteurs et aucun autre ! Avec eux, j'étais certaine qu'une vérité du sentiment s'exprimerait, même si la relation entre leurs deux personnages n'a rien de «normale», selon les critères communément admis. Et il y avait un autre élément déclencheur, qui renvoie à une expérience personnelle...

C'est-à-dire ?

Il y a quelques années, mon fils a ramené à la maison un copain qui semblait véritablement «venu d'ailleurs». Mon fils l'avait intronisé son meilleur ami. Je m'interrogeais : comment se faisait-il que

ce gamin paraisse si seul ? Tout semblait mystérieux. Et puis, j'ai découvert son père. Un personnage extravagant, qui évoluait dans une grande précarité sociale, mais ne se vivait pas comme victime. Et j'ai commencé à me demander comment évolueraient les relations entre deux familles complètement différentes, que leurs enfants auraient rapprochées plus ou moins par hasard. Le monde de l'enfance déplace les codes, nous interroge sur notre perception - parfois nos préjugés - des statuts sociaux... Même si j'avoue que, dans ce cas précis, je n'ai pas poussé bien loin le rapport.

Mais vous en avez fait un film...

Ce que je n'ai pas exploré dans la vraie vie, je l'ai imaginé en fiction, avec l'idée des rapports sociaux, des rapports à la culture, à la culpabilité... Bref, un bon sujet pour une comédie. Je n'avais abordé le genre qu'en partie avec LA FILLE DE MONACO, où le dernier quart d'heure virait au drame psychologique, comme si je résistais à la comédie. Là, je voulais vraiment aller jusqu'au bout du parcours, et maintenir jusqu'à la fin une vision ludique. C'est ce que j'ai essayé de faire avec Nicolas Mercier, mon scénariste, avec lequel je travaillais pour la première fois.



Cette comédie raconte une histoire d'amour, sur fond de lutte des classes.

Une histoire d'amour improbable dans la vraie vie, mais la comédie autorise l'utopie ! Depuis NETTOYAGE À SEC, mes sujets renvoient souvent à la lutte des classes, même si mes personnages ne sont jamais complètement déterminés et vissés par leurs origines. MON PIRE CAUCHEMAR oppose sur un mode léger le snobisme, la culture et la maîtrise de soi (qui touche en l'occurrence à une certaine frigidité affective) à l'apparente grossièreté, le sans-gêne, toute une façon directe et brutale d'être au monde. Sans le savoir, ces deux personnages se cachent derrière des protections et avancent au bord du gouffre. Ils ont organisé leur existence, l'un dans le chaos, l'autre dans le sur-contrôle, de manière à ce que rien ne puisse perturber leurs trajectoires. Leur rencontre les dévoile à eux-mêmes, et finit par les transcender. Ce qui est une définition de l'amour. Agathe s'entendra même dire à Patrick : «J'ai besoin de vous».

Les enfants jouent un rôle important dans MON PIRE CAUCHEMAR.

Le film jouant constamment avec les notions d'acquis et d'inné, il était difficile de ne pas évoquer le rapport à l'éducation... Je trouvais ironique d'imaginer que le fils de Patrick (un quasi analphabète qui a sans doute quitté l'école à 11 ans !) soit un surdoué et, à l'inverse, que le fils des bobos pétris de savoir classique affiche une indifférence totale vis-à-vis de la culture officielle, et ne se passionne que pour les jeux vidéo.

Comment avez-vous inventé toute cette galerie de bobos autour de Patrick et Agathe ?

C'est un mélange entre mes observations dans la vie et mes rencontres pour écrire le scénario. Je connais bien le milieu de l'édition, d'où le personnage de François, le mari d'Agathe incarné par André Dussollier. Cela m'amusait que l'auteur star de sa maison d'édition soit un écrivain plutôt médiocre. Ce sont des choses qui arrivent... J'ai aussi fréquenté les galeries d'art moderne, et, bien sûr, la très belle Fondation Cartier (dont les responsables nous ont laissé l'usage avec beaucoup de fair-play). Quant à la photo en noir et blanc, qui joue un rôle déterminant





© 2011 Éditions du film

dans la relation des deux personnages principaux, je tenais à ce que ce soit une «vraie» œuvre d'art, pas un accessoire de cinéma. C'est donc son auteur, Hiroshi Sugimoto, qui joue son propre rôle dans MON PIRE CAUCHEMAR ! Il avait vraiment photographié Isabelle en train de regarder la pianiste, la photo que l'on voit à de nombreuses reprises dans le film. Cette image très particulière, cette spectatrice solitaire, cet «écran blanc qui n'est pas vraiment blanc», est comme une métaphore de la relation amoureuse entre Agathe et Patrick, de leur éloignement initial, du chemin qu'ils ont à parcourir pour se trouver... J'ai contacté Sugimoto en me disant que, s'il avait de l'humour, il accepterait peut-être d'apparaître... Il a d'ailleurs insisté pour «saccager» la photo de sa propre main, et dessiner lui-même le graffiti final. Mais je ne voulais pas faire une satire sur l'art contemporain et l'univers des bobos parisiens. Je désirais une toile de fond la plus éloignée possible de «l'esthétique», appelons-la ainsi, du personnage joué par Benoît.

Parlons des acteurs. Comment avez-vous travaillé avec Benoît Poelvoorde ?

Je connais sa fantaisie et sa sensibilité. Et j'ai mis pas mal de notre relation personnelle dans le film. Avant d'écrire le script, on a fait des

séances de travail. Je lui ai demandé de s'impliquer très en amont pour que la tonalité générale de MON PIRE CAUCHEMAR ressemble à ce qui peut parfois se produire entre nous. Au début du film, je voulais que l'opacité de son personnage vienne paradoxalement de son apparente absence de mystère, son côté «tout d'un bloc», sans zone d'ombre, ni retenue. On devait se sentir comme Agathe : au bord de la fuite, et espérant secrètement que ça s'arrête. Sauf que c'est Benoît qui joue Patrick, et ça change tout ! La même partition entre les mains d'un autre acteur, on ne sentirait pas forcément que le personnage a une profonde blessure, qui va se révéler peu à peu et le rendre touchant. On serait dans une pure mécanique du gag qui ne m'intéresse pas. J'aime la comédie humaine, celle où la vérité de l'acteur éclaire l'ambiguité du personnage. Sans Benoît, je n'aurais pas écrit le film. Et la même remarque s'applique à Isabelle Huppert. Elle n'a pas eu peur d'apparaître au départ furieusement antipathique.

Vous désiriez travailler depuis longtemps avec elle ?

Elle avait aimé ENTRE SES MAINS et désirait que l'on collabore. Je savais que si je devais la diriger, ce ne serait pas sur un projet dramatique, car je ne voyais pas grand chose à lui apporter dans ce



© 2011 Éditions du film

registre. Elle a tourné peu de comédies, je trouvais donc intéressant de l'entraîner sur ce terrain. Elle est une référence, une immense actrice qui peut parfois donner l'impression d'évoluer dans sa tour d'ivoire. Moi qui l'avais vue plusieurs fois se marrer comme une gamine, ça m'amusait de jouer avec son image. Elle s'est complètement mise à la disposition du personnage. C'est formidable de rencontrer quelqu'un qui aime le jeu à ce point.

Et André Dussollier ? Et Virginie Efira, dont le personnage séduit tous les hommes ?

André n'avait jamais tourné avec Isabelle, ce qui est inouï quand on connaît leurs carrières respectives. J'ai donc décidé de les marier. J'ai écrit pour lui, en utilisant là encore l'image qu'il renvoie : ce charme velouté, cette classe naturelle qui dissimule parfois un refus de l'affrontement, et une certaine indécision. Il a ri, et m'a dit «D'accord, mais vas-y vraiment : force le trait !». André a un potentiel comique considérable. Et le contraste avec Benoît me paraissait idéal... Même leur rapport au langage participe d'une opposition : Patrick utilise les mots comme agression, François comme protection...

Pour le personnage de Julie, il fallait une fille naturelle, sexy, pleine de santé. On devait y croire. Virginie est une comédienne à la fois sensuelle et très juste. Avec sa fraîcheur, son côté populaire, et une sorte de tolérance décontractée, on lui accorde naturellement confiance. En quelques scènes, elle a parfaitement conduit Julie de la fiancée idéale à la cinglée redoutable...

Le film est très physique. Patrick perce les murs au sens propre comme figuré. Il saccage d'abord l'appartement d'Agathe...

Benoît rend crédible les choses physiques. Je voulais que l'on rentre dans le film de façon simple, directe, concrète, en faisant l'économie des explications psychologiques. Le mari, avec sa bonne conscience de gauche, accueille bien sûr avec une exquise politesse l'ouvrier qui vient travailler chez lui. Cet appartement glaciel qui ressemble à un musée, Patrick lui insuffle de la vie, à sa manière.

Les dialogues sont très crus...

Quelques-uns ont été trouvés par Benoît, mais la majeure partie est de Nicolas Mercier et moi. Parfois, on se demandait si nous n'allions





pas trop loin. Quand Patrick lance à Agathe : «Mais comment tu fais au lit avec un cul gelé pareil ?», je me demandais comment Isabelle allait réagir. Quand elle a découvert le scénario, elle a eu un petit choc. Mais, à la relecture, elle a trouvé ça drôle. Je l'avais prévenue : son personnage est un mélange d'elle et de moi. Ça l'a rassurée. Et puis, Agathe gagne en humanité à mesure que le film avance. Isabelle incarne finalement une femme perdue, prisonnière de sa construction narcissique. Agathe, comme Patrick, a sacrifié ses émotions à une image de soi, et, comme lui, n'a pas pu en guérir.

Agathe et Patrick se vouvoient durant tout le film, ou presque...

Pour moi, c'était une évidence ! Le vouvoiement est beaucoup plus sexy, érotique...

Le film avance souvent à un rythme frénétique.

Patrick, tout comme Benoît d'ailleurs, ne tient pas en place. C'est un tourbillon, et la mise en scène devait rendre compte de ce mouvement permanent qui bouscule les défenses immunitaires. Patrick est envahissant : c'est un prédateur, il entraîne tous les

autres personnages à se déplacer, même le mari qui, avec Julie, va peut-être découvrir un autre cauchemar ! Dès que Patrick apparaît, le rythme du film s'accélère.

Ce prédateur a un rapport compliqué à lui-même. «Je suis toxique pour tout le monde», dit-il, ou encore «Je laisse personne me mépriser sauf moi-même».

Patrick maquille son désespoir dans l'excès. Il boit, c'est un noceur, mais il connaît par cœur la mélancolie de l'après noce. Cette dimension un peu douloureuse était inévitable. Dans la comédie, plus les situations sont excessives, plus la vérité est nécessaire. Benoît et Isabelle, chacun à leur manière, sont les garants de cet équilibre...



FILMOGRAPHIE

- | | |
|------|--|
| 2009 | COCO AVANT CHANEL |
| 2008 | LA FILLE DE MONACO |
| 2006 | NOUVELLE CHANCE |
| 2005 | ENTRE SES MAINS |
| 2003 | NATHALIE |
| 2000 | COMMENT J'AI TUÉ MON PÈRE |
| 1998 | AUGUSTIN, ROI DU KUNG-FU |
| 1997 | NETTOYAGE À SEC |
| 1995 | AUGUSTIN |
| 1992 | LES HISTOIRES D'AMOUR FINISSENT MAL EN GÉNÉRAL |



ENTRETIEN AVEC ISABELLE HUPPERT



Comment définiriez-vous votre personnage : Agathe ?

Agathe est a priori solidement inscrite dans son milieu... Elle travaille dans l'Art contemporain et elle paraît sûre de son fait à tous les niveaux. Elle est très organisée, hyper active. Elle élève son fils de loin et se satisfait d'une vie de couple où ni elle ni son partenaire n'ont grand chose à se dire. Une forme d'intelligence circule dans tout ce qu'elle fait, mais Agathe reste mystérieuse. Son existence hyper structurée semble, de prime abord, dépourvue de vrais sentiments...

Seulement de «prime abord», car, peu à peu, Agathe se dévoile...

En effet, le vernis ne demande qu'à se fissurer. Quand Agathe rencontre Patrick, elle le rejette parce qu'il provient d'un autre monde et qu'elle n'est pas habituée à regarder ce qui se passe autour d'elle. Mais, rapidement, Agathe est attirée par la fantaisie et la légèreté de cet intrus. Leur rencontre agit comme un révélateur qui la renseigne sur la sécheresse de son existence. Au départ, bien sûr, Patrick et Agathe évoluent aux antipodes l'un de l'autre. Son langage, sa façon très crue d'évoquer le sexe sont comme une vio-

lence pour elle... L'opposition des contraires est une des situations de base de la comédie. Mais Anne Fontaine utilise cette structure pour entraîner son film dans d'autres territoires.

MON PIRE CAUCHEMAR prend plaisir à détourner les clichés. C'est ce qui vous plaît ?

Au départ, on peut penser que les situations et les personnages sont réductibles à leurs apparences, mais rapidement, on s'aperçoit que les choses sont bien plus complexes. Même les clichés, énoncés et assumés comme tels au début du film, se mettent à vaciller. En fait, rien n'est tranché dans MON PIRE CAUCHEMAR.

Dans les premières scènes, votre personnage est plus que désagréable...

Oui, c'est le moins qu'on puisse dire mais tout bouge au fur et à mesure que l'action progresse. On va vers plus de profondeur, de subtilité, de vérité. Dans MON PIRE CAUCHEMAR, l'efficacité de la comédie ne renvoie pas qu'à elle-même : elle sert à abattre les poncifs et les frontières. En un sens, le film fait se réunir le monde intellectuel et le monde sensible, sans jamais miser sur les oppositions terme à terme.



qui, elles aussi, sont de redoutables clichés. Entre Patrick et Agathe, la photo d'Art contemporain au cœur du film fonctionne comme un objet transitionnel. A priori, l'Art incarne tout ce qui les sépare culturellement, socialement, financièrement. Pourtant, c'est grâce à lui qu'ils vont se rejoindre. L'Art n'est plus le marqueur d'une rupture ou d'une lutte des classes, mais celui d'un rapprochement émotionnel. Détruire l'élitisme, c'est une belle utopie pour une comédie.

Aviez-vous envie de travailler depuis longtemps avec Anne Fontaine ?

Cela faisait un certain temps que l'on désirait tourner ensemble. J'aime sa façon de se promener librement dans les genres du cinéma, sa démarche a quelque chose d'anglo-saxon. Je l'ai découverte avec NETTOYAGE À SEC, un film dérangeant et opaque. Puis il y a eu ENTRE SES MAINS, où Benoît Poelvoorde dévoilait d'autres facettes de ses talents d'acteur. Anne Fontaine aime aussi aller dans des directions plus légères, mais jamais de façon prévisible. À l'intérieur de chaque genre, elle détourne les codes. Il y a toujours une étrangeté dans son univers.

Agathe est une incarnation de la «bobo attitude». Vous êtes-vous inspirée de situations ou de personnes précises ?

Non, pas spécialement. Il suffit d'intégrer n'importe quel cercle ou milieu défini pour comprendre rapidement que, derrière les poses et les attitudes, il y a des êtres humains, avec leurs failles, leurs doutes et leur singularité. Le début du film, c'est le cliché d'un milieu, une pure base pour la comédie, mais rapidement les schémas établis s'effondrent. Tout fonctionne ainsi dans MON PIRE CAUCHEMAR, jusque dans le «happy end», que Anne, par sa mise en scène et le choix de son décor, sait rendre curieux et indécidable.

Dans MON PIRE CAUCHEMAR, vous nous en donnez visiblement à cœur joie. La comédie n'est pourtant pas le genre que vous avez le plus fréquenté dans votre carrière.

On me fait la remarque à chaque fois que j'en tourne une... Ce qui n'est pas si rare. De toute façon, opposer la comédie au drame ne veut rien dire. On pense, à tort, qu'il y a plus de variétés et de nuances dans le drame que dans la comédie, alors que non. MON





PIRE CAUCHEMAR ne relève ni du burlesque, ni de la comédie pure. Dans le jargon américain, c'est ce qu'on appellerait «*a romantic comedy*», avec tout ce que cela implique en termes d'émotion et de fragilité des caractères. Il y a des degrés, des variantes dans la comédie. Regardez parmi celles que j'ai tournées : quel rapport entre SAC DE NOEUDS, de Josiane Balasko, LA FEMME DE MON POTE, de Bertrand Blier, LES SŒURS FÂCHÉES, d'Alexandra Leclère ou encore COPACABANA, de Marc Fitoussi et MON PIRE CAUCHEMAR, d'Anne Fontaine ? Aucun.

Vous jouez pour la première fois aux côtés de Benoît Poelvoorde...

Et ce fut une expérience infiniment plaisante. On hésite souvent à le dire quand on évoque un film, mais, là, oui, je le dis sans hésitation : on s'est beaucoup amusés sur le tournage. Et, parmi ses nombreuses qualités, Benoît en a une importante à mes yeux : son rire est généreux, il n'exclut jamais l'autre. J'ai beaucoup aimé travailler et rire avec lui et j'espère qu'il pense la même chose. Personnellement, je veux bien recommencer tout de suite !

Vous n'aviez jamais tourné non plus avec André Dussollier...

Eh non ! Alors que l'on se connaît depuis... disons, depuis toujours [rires]. On entretient un rapport quasi familial tous les deux, en tout cas de vraie proximité. Bizarrement, au cinéma, nous n'avions jamais été réunis. Voilà qui est fait et en plus nous sommes en couple. André a quelque chose de fin, de feutré et, simultanément, d'inquiet qui irrigue toute sa manière de jouer. C'était très agréable de pouvoir enfin travailler avec lui.



ENTRETIEN AVEC BENOÎT POELVOORDE



© PHOTOGABRIEL HARTWIG

Comment définiriez-vous Patrick, votre personnage ?

C'est un instinctif, un personnage qui vit dans l'urgence. Avec lui, tout relève du «tout de suite» et du «maintenant». Il prend le plaisir là où il est, dès qu'il le peut, d'où son rapport problématique à l'alcool. Il semble ne pas penser à la conséquence de ses actes. Évidemment, au fur et à mesure que le film progresse, on s'aperçoit que Patrick est beaucoup plus compliqué, nuancé, et que cette façon de vivre en permanence dans l'instant dissimule des zones d'ombre, ce qui est d'ailleurs toujours le cas avec les instinctifs.

Vous vous reconnaissiez dans ce personnage ?

Pas du tout et surtout pas dans son rapport aux femmes ! Moi, je suis instinctif quand je joue, mais absolument pas dans la vie. En ce sens, Patrick ressemblerait plutôt à mon frère. J'en avais parlé à Anne et il en est resté quelque chose dans le scénario.

Pour la troisième fois, vous tournez avec Anne Fontaine après ENTRE SES MAINS et COCO AVANT CHANEL. Comment expliquez-vous votre entente ?

Je crois qu'elle me connaît extrêmement bien. Elle a une indulgence,

une bienveillance à mon égard en tant qu'homme et en tant que comédien. Cela lui permet de m'entraîner dans des endroits où je n'irais pas avec n'importe qui. Notre relation est étrange. Elle relève à la fois du lien maternel, fraternel, de l'amitié, de la passion. Anne me valorise et elle valorise d'ailleurs beaucoup les acteurs en général, ce qui explique pourquoi ils aiment tellement travailler avec elle. Que voulez-vous, les acteurs ne fonctionnent qu'au désir... Je sais qu'elle est particulièrement heureuse de notre collaboration dans MON PIÈRE CAUCHEMAR, car, dans ce film, elle a mis d'elle et de moi. Une certaine part comique renvoie à mon univers et, en même temps, la délicatesse et le traitement des personnages montrent que l'on est dans un film d'Anne Fontaine et nulle part ailleurs.

Vous semblez avoir une grande confiance l'un envers l'autre.

C'est la seule personne qui peut me demander de refaire 40 fois une scène si elle le souhaite. Je sais qu'elle ne me lâchera pas, qu'elle ne m'abandonnera pas, qu'elle ne me laissera pas être moyen. Je ne l'appelle pas «ma Leni Riefenstahl» pour rien ! (rires) Elle sait me voir, elle sait me faire sortir de mon registre habituel, comme



elle l'a prouvé dans *ENTRE SES MAINS* et *COCO AVANT CHANEL*. Sur *MON PIRE CAUCHEMAR*, j'étais à priori en terrain connu, mais ça n'a pas forcément été plus simple. Anne et moi sommes totalement différents, mais nous avons une affection infinie l'un pour l'autre, qui nous entraîne à bien travailler. D'ailleurs, on va tourner un quatrième film ensemble. Et probablement d'autres par la suite. Je ne refuserai jamais un film d'Anne. Tenir une bougie dans la profondeur de champ pourrait me suffire. On est vraiment amis. C'est suffisamment rare pour être souligné.

Vous avez beaucoup répété avant le tournage...

On a fait de nombreuses lectures du scénario pour mieux cerner mon personnage. J'ai apporté des modifications sur quelques dialogues, car il se trouve que j'ai une certaine expérience de la fête et de la Belgique ! [rires] J'ai toujours travaillé ainsi avec Anne. Je me suis aperçu que ça m'a aidé considérablement au moment du tournage. Certains films demandent plus d'efforts que d'autres et ceux d'Anne Fontaine en font partie. *MON PIRE CAUCHEMAR* ne repose pas sur une accumulation de gags et sur les prestations en roue libre des acteurs. Tout est une question de dosage, d'équilibre. Et

puis, je savais que j'allais tourner avec Isabelle Huppert et André Dussollier, de très grands acteurs. Il s'agissait de ne pas se rater. Grâce à ces répétitions, j'étais moins tendu, moins stressé sur le plateau.

Cela vous impressionnait de partager l'essentiel de vos scènes avec Isabelle Huppert ?

Au tout début, quand Anne m'a dit qu'elle voulait absolument tourner un film avec Isabelle et moi, je n'y croyais pas. Ça me foutait une trouille monstrueuse, donc je préférerais ne pas y croire. Anne m'en a parlé très en amont, un mois avant la sortie en salles de *COCO AVANT CHANEL* ! J'ai pensé qu'elle passerait à autre chose, mais pas du tout. Et à un moment je me suis retrouvé avec un synopsis, puis un séquencier entre les mains. Bref, ça devenait réel. Avec Isabelle, on s'est rencontrés une première fois lors d'un dîner organisé par mon agent. Un mois plus tôt, j'avais vu *LA PIANISTE*. Un film où elle est magistrale, stupéfiante, pour moi c'est vraiment l'apothéose du jeu. Lors de ce dîner, on était assis l'un à côté de l'autre. On ne s'est pas parlé. Elle est très timide et moi je suis un grand « traceur ». Et puis les choses ont avancé, les dates de tournages se sont précisées.





Une semaine avant de commencer, il n'y avait plus de doute, il allait falloir y aller ! Je l'avoue : j'étais paralysé par la peur. Mais en fait tout a été d'une simplicité incroyable. Et il y a une raison à ça : Isabelle adore jouer. Elle peut recommencer 20 ou 30 fois la scène et elle sera toujours excellente. Du coup, elle te fait jouer mieux. Une fois qu'on a compris qu'elle est au-delà du professionnalisme et que son plaisir dans le jeu est si intense, il ne reste plus qu'à foncer et à s'accorder avec elle.

Isabelle Huppert dit qu'elle serait ravie de tourner de nouveau avec vous...

Et moi donc ! Isabelle est un Stradivarius. Si le cinéaste sait jouer du violon, rien ne sonnera jamais faux. C'est un privilège de travailler avec elle.

ENTRETIEN AVEC ANDRÉ DUSSOLIER



© PHOTOCOMPTOIR

Comment définiriez-vous votre personnage : François ?

François est éditeur, doté d'un humour certain et d'une distance non moins certaine vis-à-vis des choses de la vie. Son couple avec Agathe, qui, comme lui, évolue dans l'univers de la culture, repose sur une complicité cérébrale, intellectuelle, mais beaucoup moins charnelle. Même s'ils n'en parlent pas, ils sont lucides tous les deux concernant leur situation. Toutes les conditions sont réunies pour que survienne la révolution du désir. L'un comme l'autre vont faire des rencontres qui leur révéleront d'autres facettes d'eux-mêmes.

Que vous a demandé Anne Fontaine pour incarner cet homme un peu effacé et qui, dans la première partie du film, semble vivre dans l'ombre de son épouse ?

Je connais Anne depuis longtemps et, pour elle comme pour moi, les choses coulaient de source. Elle a l'habitude de me voir manier assez naturellement l'ironie et la distance. Elle m'a demandé d'aller dans ce sens pour incarner François. Et notre entente a facilité le travail. On n'avait encore jamais eu l'occasion de tourner ensemble. Je me réjouis que ce soit désormais chose faite.

Qu'aimez-vous particulièrement dans son travail ?

Les interrogations qui traversent ses films, la profondeur psychologique et l'ambiguité de tous ses personnages. Chez elle, ces derniers sont toujours à double ou triple face et elle ne déroge en rien à ce principe dans *MON PIRE CAUCHEMAR*. Le trouble et le non-dit sont des éléments fondamentaux dans ses scripts et ces zones m'attirent... En plus, *MON PIRE CAUCHEMAR*, est une comédie : un genre que je n'ai pas souvent eu l'occasion d'aborder ces derniers temps, où j'ai enchaîné plusieurs rôles «sérieux». Cela me plaisait beaucoup d'y revenir, dans une histoire où la complexité des personnages existe vraiment.

François finit par quitter la prison de son couple avec Agathe, mais il en trouve une autre avec Julie.

Mon personnage, en effet, croit s'affranchir quand il entame une relation avec Julie, mais en fait il se retrouve enfermé dans d'autres carcans. Les codes ont changé en même temps que la partenaire, mais la problématique du couple reste la même !

Vous n'aviez jamais tourné avec Isabelle Huppert...
Et pourtant, je la connais depuis très longtemps ! Quand je suis arrivé à Paris et que j'ai intégré le Conservatoire, j'ai même rencontré toute sa famille. Isabelle était toute jeune à l'époque et commençait à faire ses premiers pas de comédienne. Bizarrement, malgré nos préoccupations communes et notre amour pour un certain cinéma, nous n'avions jamais eu l'occasion de travailler ensemble. J'étais bien sûr très heureux que l'on se retrouve enfin. Je suis très admiratif de la manière dont elle incarne le personnage d'Agathe, sans se soucier des effets comiques, en étant totalement authentique. Chez elle, dans le drame ou la comédie, rien n'est jamais souligné, mais toujours subtilement incarné ! La vérité des situations lui importe plus que tout.

Et votre collaboration avec Benoît Poelvoorde ? Vous semblez beaucoup vous amuser à incarner ces deux hommes que tout sépare.
J'ai été très touché par notre rencontre. Benoît a vraiment une personnalité à part, qui nourrit son travail. J'ai découvert l'homme que j'imaginais derrière une façon d'être infiniment fine, intelligente

et drôle. Il s'amuse avant et pendant le tournage des scènes, mais est constamment à l'écoute de ce que disent et ressentent ses partenaires. On s'est immédiatement bien entendu, comme deux enfants ravis de jouer ensemble.

Vous parlez de MON PIRE CAUCHEMAR comme d'une expérience très heureuse.
Sur le tournage, tout allait de soi. Quand on connaît quelqu'un dans la vie, ce qui est mon cas avec Anne Fontaine, on se dit qu'on va peut-être se découvrir «autrement» sur le plan professionnel et ne pas retrouver l'entente que l'on a dans le quotidien. Là pas du tout. L'évidence et la simplicité régnait sur le plateau. Nous étions tous dans les meilleures dispositions pour inventer et jouer.



ENTRETIEN AVEC VIRGINIE EFIRA



© PHOTOCOMPTON

Comment définiriez-vous votre personnage : Julie ?

Elle ne jure que par l'autorité du bonheur... Julie fait partie de ces gens qui se sentent obligés à la joie, ce qui est terriblement angoissant. Quand on la découvre, on se dit : «Quelle jeunesse, quel sourire, comme elle est accueillante !». Et puis, petit à petit, une autre réalité apparaît, comme chez tous les personnages de *MON PIRE CAUCHEMAR*. Sa fascination pour la nature, sa passion pour les musiques du monde et les tisanes en tous genres, révèlent en fait une forme d'hystérie sous-jacente. Julie a une vraie conscience politique et sociale, mais, disons qu'elle est très, très, très autocentré. Du coup, quand François entame une liaison avec elle, il se retrouve en quelque sorte dans une autre prison que celle qu'il vient d'abandonner avec Agathe. L'étau se resserre. Pour lui, c'est la reproduction du même, mais à l'inverse !

Que vous a demandé Anne Fontaine pour incarner Julie ?

D'abord de réfléchir à sa façon d'être physiquement, à son costume. Julie travaille dans le social et il s'agissait d'être raccord, pas trop blonde quoi ! Il fallait que Julie inspire confiance, qu'elle reflète une image opposée à celle d'Agathe. Ce n'était pas si dur : on peut difficilement me confondre avec Isabelle Huppert dans la vraie vie.

Quand Anne et moi avons trouvé un look et une attitude qui mêlaient le côté hippie décontracté, la ferveur ethnique (les petits bracelets ramenés d'Inde) et la douceur apparente, c'était parti. Ensuite, tout reposait sur l'équilibre et la progression. À chaque fois que l'on voit Julie, son hystérie est de moins en moins contenue, ses angoisses de moins en moins contrôlées, surtout quand on découvre sa sphère intime.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans le scénario de *MON PIRE CAUCHEMAR* ?

C'est très rare, une comédie vraiment drôle, où tout est efficace, mais rien n'est gratuit. J'aime que l'on traite de sujets importants avec humour et légèreté. Être parent et transmettre, c'est quoi ? Quelle image renvoie-t-on à l'autre ? Quels sont nos manques, et est-ce que ça vaut le coup d'essayer de les combler ? *MON PIRE CAUCHEMAR* évoque des thèmes forts, avec un second degré, une élégance et une pudeur qui font tout son charme. Et puis je connaissais les acteurs choisis par Anne Fontaine... Savoir que Isabelle Huppert, Benoît Poelvoorde et André Dussollier acceptaient de jouer avec leur image me semblait la promesse d'une expérience unique. Je n'ai pas été déçue.



Comment avez-vous rencontré Anne Fontaine ?

Anne est venue me voir au théâtre quand je jouais «Nathalie», la pièce de Philippe Blasband qu'elle avait auparavant adaptée au cinéma avec Emmanuelle Béart et Fanny Ardant.

Plus tard, elle a demandé à me rencontrer dans le cadre du film. Anne cherchait la comédienne qui pouvait correspondre au personnage de Julie.

On s'est d'abord rencontrées de manière informelle et je me souviens d'un entretien où j'étais totalement figée ! Je ne connaissais pas encore l'humour d'Anne et sa tolérance totale sur l'endroit d'où on vient, du coup j'essayais de justifier mon parcours alambiqué avec un sérieux de ministre qui ne convenait absolument pas à la situation.

Mais Anne a été compatissante, puisque nous avons ensuite fait des essais - d'abord seule, puis avec André Dussollier. Je me suis sentie plus à l'aise en étant dans une matière concrète de travail. Et Anne, dès ces moments-là, m'a accompagnée avec précision et douceur. Ces essais ont été à l'image de ce que serait le tournage, extrêmement accueillants.

C'est-à-dire ?

Même si je n'y tiens qu'un petit rôle, ce film restera pour moi une référence sur ce que j'aimerais qu'un tournage soit à chaque fois. L'élégance, l'humour et la douceur d'Anne et de Philippe Carcassonne, le producteur, ont un peu contaminé tout le monde sur le plateau. Mes partenaires ont chacun des parcours, des univers très différents, et pourtant l'idée d'être réellement ensemble était toujours perceptible.

Vous n'étiez pas intimidée de tourner avec des acteurs aussi célèbres et talentueux ?

Cela aurait pu être le cas... Mais ces très grands acteurs ne font jamais sentir aucune hiérarchie. Benoît, je le connaissais déjà un peu et nos origines communes ont renforcé la complicité dans le travail. Isabelle Huppert a une curiosité de l'autre permanente, et quant à André Dussollier, mon amoureux dans le film, son questionnement et sa saine inquiétude ne pouvaient que me rassurer. Qu'un acteur aussi génial se permette le doute était réjouissant et libérateur !



LISTE ARTISTIQUE

Agathe Isabelle Huppert
Patrick Benoît Poelvoorde
François André Dussollier
Julie Virginie Efira
Tony Corentin Devroey
Adrien Donatien Suner
Thierry Aurélien Recoing, de la Comédie-Française
Sébastien Éric Berger
Le Principal Philippe Magnan
Marc-Henri Bruno Podalydès
L'inspecteur DDASS Samir Guesmi
La psychologue Françoise Miquelis
Milou Jean-Luc Couchard
Sylvie Émilie Gavois Kahn

Le scénographe Sugimoto
La traductrice Evelyne
L'adjoint au Maire Danseuses Carwash
Peintre Fondation Mères d'élèves
Père d'élève Clienté bar



LISTE TECHNIQUE



Réalisatrice

Nicolas Mercier et Anne Fontaine

Bruno Coulais

Jean-Marc Fabre – A.F.C.

Brigitte Taillandier

Francis Wagnier

Olivier Goinard

Luc Barnier

Nelly Ollivault

Olivier Radot

Catherine Leterrier

Karen Muller-Serreau

Aruna Villiers

Joseph Rapp – A.F.A.R.

Pascale Béraud – A.R.D.A.

Thi-Loan Nguyen

Corine Maillard

Frédéric Souquet

Jérôme Prébois

Marcel Hartmann

Frédéric Blum

Vincent Lefevre – A.F.R.

Montage

Décors

Costumes

Scripte

1er assistant réalisateur

Casting

Maquillage

Coiffure

Photographes de plateau

Directeur de production

Régie Générale

Producteurs : Francis Boespflug, Philippe Carcassonne, Bruno Pesery et Jérôme Seydoux

Coproducteurs : Diana Elbaum, Sébastien Delloye et Patrick Quinet

Producteur associé : Florian Genetet-Morel

Une co-production franco-belge : Ciné-@, Maison de Cinéma, F.B. Productions, Pathé, M6 Films, Entre Chien et Loup, Artémis Productions, RTBF (Télévision belge)

Avec la participation de : CANAL +, CINÉCINÉMA, M6

En association avec Taxshelter.be, Casa Kafka Pictures – Dexia, Belgacom

© 2011 CINÉ-@ – MAISON DE CINÉMA – PATHÉ PRODUCTION

F.B. PRODUCTION – M6 FILMS ENTRE CHIEN ET LOUP – ARTÉMIS PRODUCTIONS

VISA D'EXPLOITATION N°126.687



